

PENSER LA CONSTRUCTION D'UNE AMERIQUE "LATINE"

(1) "Qu'est-ce que l'Amérique latine ?". La question agite encore aujourd'hui les spécialistes de cette aire géographique et culturelle. Elle lance l'introduction d'Alain Rouquié à *Amérique latine. Introduction à l'Extrême-Occident* [1987] ou le premier chapitre de Jacqueline Covo dans *Introduction aux civilisations latino-américaines* [1993], titre dont le pluriel évoque à lui seul la difficulté à justifier d'emblée l'unité d'un ensemble latino-américain. Tandis que l'*Histoire de l'Amérique latine* de Pierre Chaunu réaffirme "l'unité de ce monde, en opposition à l'Amérique anglo-saxonne" [1949] d'autres auteurs mettent l'accent, dans les années 60, sur la diversité, comme Marcel Niedergang dans *Les vingt Amériques latines* [1969] ou Roger Bastide à travers cet autre pluriel, *Les Amériques noires* [1967].

(2) Alors pourquoi un tel concept, l' "Amérique latine", ni pleinement géographique ni seulement culturel, pour traiter d'une aire dont les frontières semblent insaisissables et l'unité introuvable ? Pourquoi ce parti-pris de l'unité dans la désignation la plus courante et la plus quotidienne d'une mosaïque de pays ? Et comment s'explique cette tradition à postuler ainsi leur appartenance à un ensemble plus vaste ?

(3) C'est un fait, depuis sa prétendue "découverte"¹ ce continent insulaire entre Atlantique et Pacifique n'a eu de cesse d'être nommé par tous ceux qui cherchaient ainsi à se l'approprier. Explorer, mesurer, connaître et nommer, c'était, pour le conquistador ibérique, faire siennes ces terres sur lesquelles étaient projetés tous ses rêves de grandeur et de richesse. Nommer par rapport à ses propres codes, c'était rendre familier d'abord et rendre à soi ensuite. C'est ainsi que fut désignée comme une "petite Venise" pour ses maisons construites sur des rivières nombreuses, la région qui deviendrait plus tard le Venezuela. Nommer c'est donner du sens. C'est ainsi que la Terre de la Vraie Croix ne tarda pas à devenir la Terra Brasilensis, puis le Brésil, car le sens que les Portugais donnèrent à leur aventure américaine était plus commercial que missionnaire. Du Brésil, ils ne virent que le lieu où abondaient les arbres au bois couleur de braise (palos de brasa) qui devint l'un des premiers produits d'exportation du Brésil. Le sucre suivrait au siècle suivant. Autant de dénominations motivées par la projection des schèmes culturels de ceux qui prétendaient se reconnaître et donner du sens à des territoires inconnus.

(...)

DES INDES AU MUNDUS NOVUS

(4) C'est parce que Colomb prétendait gagner l'Asie par l'ouest et qu'il crut son but atteint lorsqu'il mit pied dans l'île de Guanahani (baptisée alors San Salvador et connue aujourd'hui comme l'île de Watling aux Bahamas) que ces terres furent longtemps désignées comme "les Indes" puis "les Indes occidentales" pour les différencier des autres. Leurs habitants furent logiquement appelés Indiens, puisque Colomb les pensait sujets du grand Kan à qui il apportait un message du roi d'Espagne. Le navigateur mourut en ignorant sa confusion.

(5) La perspective géographique ethnocentriste des colonisateurs les amena à retrouver ou à vouloir retrouver sur ces territoires ce qu'ils connaissaient déjà par ailleurs. Du même coup ils affiliaient politiquement des zones géographiques à des entités nationales bien identifiées. C'est ainsi que furent créées la Nouvelle Espagne, la Nouvelle Galice, la Nouvelle Grenade, et que les villes fondées prirent souvent le nom de villes espagnoles. Pourtant, dans ce "continent des malentendus" [Rouquié, 1987], ce qu'Espagnols et Portugais étaient en train de découvrir dans la décennie qui suivit 1492 ne collait pas avec la certitude de Colomb d'être arrivé aux Indes. Les malentendus étaient appelés à perdurer. Devant l'absolue étrangeté

(...)

(6) C'est à Amerigo Vespucci que revient le mérite d'avoir compris et écrit que ces terres n'étaient pas l'Asie mais un autre monde, un *mundus novus* objet de tous les fantasmes européens. En accord

¹ Nous reprenons ici volontairement un terme employé par les aventuriers du moment et par suite par les Européens, étant bien entendu d'une part qu'il s'agissait d'un continent habité et d'autre part que des terres américaines avaient été atteintes bien avant par des Européens (dès 982 par exemple Erik Thorvalsson dit "Erik le Rouge" venu d'Islande, aborde le Groenland). Mais cette fois la découverte est bien dans les yeux de ces hommes du Moyen Âge chez qui la présence d'un continent entre l'Europe et l'Asie transforma complètement le rapport au monde et à sa représentation.

avec cette ambition du XVI^e siècle de reconstruire de l'autre côté de l'Atlantique une société utopique, faite de richesses et de bien-être facile, on fit de ce "Nouveau Monde" la terre de tous les possibles. Pour ce nouveau né, toutes les perspectives pouvaient se déployer, tous les futurs étaient ouverts, tous les rêves envisageables. Les civilisations présentes constituaient un obstacle à ce projet car elles étaient la négation de la virginité de ces terres et de ses infinies possibilités : elles durent accepter de servir les projets ibériques ou se préparer à leur anéantissement.

(7) *Mundus novus*, l'expression était idéale pour désigner ces possibilités infinies que promettaient des terres neuves qui n'étaient pas l'Inde, mais n'en nourrissaient pas moins tous les rêves espagnols et portugais de richesse facile : les épices seraient avantageusement remplacées par l'or dans ce qui devait mériter de s'appeler aussi l'El dorado. Cette dernière dénomination est caractéristique du passage du XVe au XVIe siècle c'est-à-dire de la première décennie de conquêtes ibériques. Elle n'effaça pas pour autant la dénomination espagnole "Indias" qui se maintint assez longtemps dans les chroniques de l'époque coloniale exaltant ainsi les expéditions espagnoles en rappelant leur entreprise originelle.

AMERIGO VESPUCCI DONNE SON NOM A L'AMERIQUE

(8) Si le terme *Indes* provenait d'une erreur géographique individuelle qui eut la peau dure, *Amérique* semble issu, en revanche, d'un consensus de géographes, autour du prénom déformé de Alberico dit Amerigo Vespucci ou Americus Vespucius dans ses écrits en latin. Né en 1451 à Florence, Vespucci était un homme d'affaires marchand, sédentaire et tranquille, que rien ne prédisposait, avant l'âge de cinquante ans, à être le grand navigateur que la mémoire collective a retenu. Envoyé en 1492 à Séville pour affaires auprès d'un riche banquier dont il sut se faire apprécier, il prit la tête de la société à la mort de ce dernier, et se spécialisa alors dans l'équipement des expéditions maritimes qui, au XVe siècle se lançaient à l'aventure. Il fut ainsi amené à préparer le troisième voyage de Christophe Colomb, et décida, quand le navigateur Alonzo de Ojeda obtint l'autorisation de préparer une escadre de navires afin de poursuivre les découvertes de Colomb, de s'associer à l'entreprise. C'est ainsi qu'il quitta Cadix le 16 mai 1499. Les deux hommes ne tombèrent pas d'accord sur la route à suivre et se donnèrent rendez-vous sur l'île d'Haïti pour rentrer ensemble. Tandis que les deux navires commandés par Ojeda partirent vers le nord, Vespucci prit la route vers le sud. Il découvrit à cette occasion l'île de Trinidad et toucha les côtes du Brésil quelques mois avant Cabral (considéré pourtant par les Brésiliens comme le premier à débarquer sur ces terres-. Un autre voyage de 1501 lui permit d'explorer davantage les côtes du Brésil, de découvrir le Río de la Plata et d'occuper un rôle véritable dans l'histoire de l'exploration géographique de l'Amérique). Il suivit les côtes jusque vers le sud, jusqu'à une latitude jamais atteinte encore et sans trouver d'indices lui rappelant les côtes asiatiques. C'est à ce moment-là que Vespucci émit l'idée, dans ses lettres, que ces terres en cours d'exploration constituaient une masse continentale indépendante de l'Asie.

(9) En 1507, dans le village de Saint Dié, un cercle d'érudits avait entrepris la réédition d'un traité de géographie, sous le titre *Cosmographiae introductio...* Un libraire ayant entrepris d'y publier une partie du journal de voyage d'Amerigo proposa de donner à ces terres son nom latin au féminin, America pour la terre d'Americus. Le géographe Martin Waldseemüller chargé de redessiner quelques cartes désigna ainsi la partie méridionale du continent (encore nommée "Terre de la Sainte Croix" dans la carte de Cantarini de 1506). La dénomination se généralisa peu à peu jusqu'à être universellement acceptée.

(10) Une autre hypothèse, présentée comme concurrente, fait remonter l'origine du nom au mot maya "americo" (pays du vent) qui désignait la zone des montagnes séparant le lac du Nicaragua de la côte des Mosquitos, thèse défendue en particulier par les travaux de Thomas Belt [1874] et Jules Marcou [1875] à la fin du XIXe siècle, et diffusée par les encyclopédies du tournant de siècle.

(11) La coïncidence phonétique indéniable nous fait apparaître plutôt la généralisation d'America comme celle d'un terme capable de générer un relatif consensus. De ces hauts plateaux ainsi nommés en effet, on avait recueilli de l'or en abondance, de sorte que pour différents conquistadores, America, comme une métonymie des Indes occidentales, désignait déjà le pays de l'or. Comme il renvoyait en outre à la partie centrale du continent il était assez facile de lui donner une extension plus grande, puis de le généraliser à l'ensemble du continent. D'autre part, en utilisant ce terme pour évoquer, en même

temps, l'intuition géographique continentale d'Amerigo Vespucci, on rendait la dénomination "européenne" en honorant un homme qui, pour les scientifiques, avait œuvré dans le sens d'une représentation nouvelle du monde. Enfin, ce faisant, les différentes susceptibilités nationales étaient assez bien préservées puisqu'ainsi était honoré un Européen qui avait servi alternativement les couronnes espagnoles et portugaises, et dont les écrits étaient par conséquent un produit de ces deux nations, lui-même étant d'une autre nationalité. (...) Dès la seconde moitié du XVI^e siècle le nom "America", traduit "Amérique" en France, est adopté par la majorité des cartographes européens pour désigner des deux ensembles. Seuls les Espagnols et quelques Italiens continuent encore à parler des "Indes" ou cherchent à imposer d'autres termes. (...)

(12) Les représentations géographiques progressent initialement à pas de géant. En moins de vingt ans, à partir de 1519 les zones montagneuses comprises entre la Californie et les Andes méridionales sont connues. Ensuite les avancées géographiques sont beaucoup plus lentes. Les régions situées à l'écart de deux grands empires déchus sont simplement parcourues par des aventuriers en quête de richesses, d'eldorados mythiques ou de cités mystérieuses. Ils ne font progresser les connaissances géographiques que de façon très approximative, jusqu'à ce que les XVIII^e et XIX^e siècles, envoient à leur tour leur lot d'explorateurs et d'informateurs européens en tout genre poursuivre la connaissance d'un continent encore considéré comme une *terra incognita* [Farré, Martínez, Olivares, 2005].

(13) De façon récurrente et jusqu'à l'époque contemporaine chacun tente de se replonger dans tel ou tel récit ou de retrouver des cartes anciennes pour revendiquer des précurseurs méconnus ou décrédibiliser des découvertes qui n'en sont pas, au profit de sa nation, ou de nations amies. Est ainsi maintes fois envisagée "la découverte de l'Amérique avant Colomb" pour reprendre le titre d'un rapport de l'Anglais Yule qui, à la fin du XIX^e siècle, à partir d'une carte de Bianco de 1448 qu'il avait pu observer et de récits lus chez un auteur portugais du XVI^e siècle, chercha à convaincre la Société Géographique de Londres que telle embarcation portugaise arrivée dans une île très riche en 1447 avait sans doute découvert, bien avant tout le monde, le Brésil... Jusqu'à une époque récente les historiens portugais se prévalaient de la carte de Bianco pour réaffirmer la primauté de la découverte de leurs compatriotes sur celle de Colomb [Rojas Mix, *América Imaginaria*, p.30]. Pendant l'ère coloniale et jusqu'à l'époque moderne, l'empire exploré chercha toujours à asseoir, dans les imaginaires nationaux, un sentiment d'orgueil et l'idée de prouesse nationale.

LES ENJEUX D'UNE AMÉRIQUE "LATINE"

(14) Même après l'indépendance des nations américaines, sur le terrain de la reconnaissance de leur présence et influence sur le continent, les nations européennes continuèrent à rivaliser. Après la Nueva España, on eut la Nouvelle France, la New Britain ; il fut question de créer une nouvelle Allemagne en Guyane [Brunschwig, 1957] ; et au XIX^e siècle la région du Nouveau Bordeaux est créée au Paraguay. C'est une véritable lutte de pouvoir et d'influences entre les nations européennes qui s'exprime sur le champ de la terminologie et des dénominations. Pour désigner l'ensemble de la masse continentale insulaire qu'aucune carte ne pouvait plus oublier, le terme Amérique sembla apporter une solution à la confusion totale qui régnait au début du XVI^e siècle. Peu à peu le terme s'imposa dans les nations européennes, sauf en Espagne où la dénomination des Indes fut conservée pratiquement jusqu'au XX^e siècle. Le qualificatif "latine" en revanche ne lui est attribué que plus tard, et il est cette fois politique avant d'être adopté par les géographes.

(15) L'Amérique "latine" y désigne avant tout cet ensemble fondamentalement catholique opposé à un bloc anglophone qui au XIX^e siècle sur le continent "s'affirme et menace" en absorbant de 1845 à 1848 près de la moitié du territoire mexicain [Brunet, Bataillon, Deler, Théry, 1991]. En France le terme apparaît et se répand à la même époque, parallèlement à l'aventure de l'archiduc autrichien Maximilien de Habsbourg, envoyé par Napoléon III en 1862, à la demande des conservateurs français, pour "sauver le Mexique" contre les envahisseurs du nord. L'objectif était de consolider une union des nations latines et catholiques face aux sociétés nordiques anglo-saxonnes. La France espérait surtout tenir ainsi le bon prétexte pour se réimplanter sur le continent américain et la proclamation au Mexique d'un trône et d'un empereur en 1864 s'inscrivait pleinement dans la politique expansionniste de Napoléon III. Le moment sembla tout trouvé étant donné que les États-Unis étaient occupés ailleurs par la guerre de Sécession qui battait son plein. Mais dès que celle-ci s'acheva et que les États-Unis,

favorables à Benito Juárez, reprirent la lutte, Maximilien fut abandonné par l'Empire. Il mourut fusillé en 1867 après que Napoléon III accepta le retrait des troupes françaises face aux pressions des États-Unis et à l'accroissement de la force prussienne en Europe.

(16) C'est donc à cette période qu'en France comme aux États-Unis se répand le terme *Amérique latine*, pour désigner la part de continent issue de l'héritage colonial espagnol et portugais et opposée à la partie anglo-saxonne. En France, la notion permet d'affirmer une parenté entre nations catholiques et latines et légitime la présence française sur le continent et donc la politique expansionniste de Napoléon III. C'est bien la raison pour laquelle des notions comme *Amérique hispanique* puis *Amérique ibérique* n'ont eu aucune d'adhésion alors qu'elles ont remporté un assez grand succès en Espagne au contraire (*Hispanoamérica, Iberoamérica*)². Les années 1860 riment avec une certaine euphorie du panlatinisme, mais un panlatinisme qui vole l'exclusivité du premier rôle à l'Espagne et au Portugal pour l'étendre à d'autres nations comme la France et l'Italie. Des revues apparaissent, telles que la *Revue de l'Amérique latine*, ou la *Revue des Races latines*, publiée sans interruption entre 1857 et 1861, et organe de diffusion idéal de l'idéologie et de sa terminologie. Les discours et écrits de Michel Chevalier en particulier illustrent cette vision du monde intellectuel d'une Europe divisée en trois blocs "raciaux" : germanique anglo-saxon du nord de l'Europe, latin du sud, et slave, avec leurs respectifs représentants, l'Angleterre, la France et la Russie. Or, le monde "latin" était menacé par l'expansion du monde anglo-saxon et en particulier par celle des États-Unis. La France devait pouvoir conjurer cette tendance et constituer le fer de lance de la résistance du bloc latin. L'idée est diffusée outre-atlantique à travers des textes de Chevalier, mais aussi de Lamartine, d'Ernest Renan, à travers ceux aussi de Torres Caicedo, de García Calderón, et de Rodó [Rojas Mix, 1991, pp. 357-360] dont l'œuvre, *Ariel*, fit naître le vaste courant de l'ariélisme rejetant l'utilitarisme anglo-saxon au profit des valeurs vantées de la culture gréco-latine. Les notions de "civilisation latine" ou d' "âme latine" sont fréquentes alors pour mettre un terme aux abus du positivisme dont on considère qu'il a trop longtemps "délatinisé" les "Américains latins" ou "Latino-Américains". Le terme "América latina" est d'ores et déjà adopté, et il permet, sur place, de rompre avec le monde anglo-saxon sans renouer pour autant avec la mère patrie ibérique après avoir coupé le cordon ombilical. Mais il vient une nouvelle fois de l'extérieur, en réaction à une relation de domination et pour en instaurer une autre : l'Amérique latine est perçue et définie comme partie d'une hégémonie latine européenne où la France aurait un rôle dominant à jouer. S'il est diffusé, il ne fait toutefois pas l'unanimité sur place car les années 1870 sont marquées par un fort sentiment anti-européen (désillusion suite à l'invasion française, conflits de l'Espagne avec ses dernières colonies dans les Caraïbes, et avec le Pérou, et le Chili son allié, pour les îles Chinchas) qui pousse certains à renouer avec les États-Unis et une idée d'union américaine continentale ou au moins "hispano-américaine" sans qu'il soit plus question de latinité. Plus tard le courant indigéniste ouvrit la voie à d'autres dénominations comme "Indo-Amérique" pour redonner leur place à des millions de non hispaniques et non-hispanophones et revendiquer la différence et une identité spécifique. Mais le terme n'y eut guerre de succès. C'est "Amérique latine" qui survécut et s'imposa au final de part et d'autre de l'Atlantique et parmi les intéressés eux-mêmes. Et si jusqu'aux années 1950, le Brésil ne s'y assimilait pas forcément alors même qu'ailleurs il était inclus dans la dénomination, l'unité linguistique passa au second plan, dans un glissement sémantique qui basa l'unité de ces pays sur des critères socio-économiques.

(17) Bien qu'incarnant ce panlatinisme et une identité anti-anglo-saxonne, la notion s'imposa également aux États-Unis qui contribuèrent à sa diffusion dans le monde. L'usage du terme s'y double, dès la fin du XIX^e siècle, d'une perception qui l'assimile à l'ensemble topographique du sud du Río Grande. Il est vrai que pour Chevalier lui-même l'expédition au Mexique avait pour but d'empêcher les avancées anglo-saxonnes au-delà du Río Grande... Cette représentation nord-sud n'eut de cesse de se consolider par la suite. Woodrow Wilson emploie officiellement le terme à la veille de la 1^e guerre mondiale et celui-ci continue à circuler dans les discours politiques, puis s'impose, seul et exclusif cette fois, dans les discours publicitaires, pour vanter l'exotisme de cette autre Amérique avec tous les stéréotypes dont on l'affuble. Les sombreros, les ponchos, les plages ensoleillées, et les rythmes entraînants ne se trouvent pas en Amérique hispanique, ils invitent aux voyages pour l'Amérique "latine", l'adjectif étant jugé sans doute plus évocateur, plus romantique, plus érotique

² Nombre de publications espagnoles ont opté en effet pour la dénomination "Amérique hispanique" ou "Amérique ibérique". Ce dernier terme a connu son heure de gloire, quoique bien éphémère, lors des célébrations du 5^{ème} centenaire de la Découverte. Pensons ainsi aux 3 volumes de Lucena Salmoral M. (coord.), *Historia de Iberoamérica* [1992]. Il reste le terme privilégié par les Portugais.

aussi [Rojas Mix, 1991, p. 370]. Les milieux scientifiques, en l'utilisant, parachèvent sa légitimation et sa généralisation. Après la 2nde guerre mondiale, alors que la géographie allemande par exemple maintient les termes de *Mittel*, *Zentral* et *Süd Amerika*, il est notable que les géographes des États-Unis s'approprient le terme de façon consensuelle [Brunet, Bataillon, Deler, Théry, 1991]. La notion d'Amérique latine semble prendre alors le relais d'un découpage nord-centre-sud incapable de rendre compte de représentations régionales basées désormais sur la perception de différences ou de similitudes culturelles et socio-économiques.

(18) L'influence nord-américaine dans le domaine des sciences en particulier explique sans doute que soient cumulées peu à peu, avec la généralisation du terme qui s'opère (malgré les efforts récents de l'Espagne autour des célébrations du 5^e centenaire pour réaffirmer les liens privilégiés qui les unissent à travers le terme Iberoamérica) la dimension culturelle et politique et celle plus proprement topographique. Terme courant et universel aujourd'hui donc que celui d'Amérique latine, mais dont l'emploi suppose la conscience de toutes les ambiguïtés qui l'accompagnent. Divers organismes internationaux de l'après-guerre s'entendirent pour inclure 19 pays à l'ensemble latino-américain. L'entité "Amérique latine" et ses diverses traductions se mit à désigner un ensemble de pays en voie de développement, tous issus de la colonisation espagnole et portugaise, présentant des caractéristiques socio-économiques communes, et répartis entre l'Amérique du Nord (Mexique), l'Amérique centrale (Costa Rica, El Salvador, Guatemala, Honduras, Nicaragua, Panamá), les Caraïbes (Cuba, la République dominicaine) et l'Amérique du Sud (Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Colombie, Équateur, Paraguay, Pérou, Uruguay, Venezuela). Ce sont sans doute les 19 pays les plus usuellement considérés comme conformant l'ensemble Amérique latine. Marcel Niedergang, parlant des 20 Amériques latines, incluait aussi Haïti. D'autres organismes comme le SELA ou la BID y ajoutent Trinité-Tobago ou les Bahamas et le Guyana, montrant une nouvelle fois l'Amérique latine comme une entité conceptuelle dont la réalité tangible est toujours en construction.

Bibliographie

Cosmographiae introductio....., Saint Dié, 1507.

La Grande Encyclopédie. Inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts, Paris, s/d.

Bastide R., *Les Amériques noires*, L'Harmattan, Paris, 1996 (1^e ed 1967).

Belt T., *The naturalist in Nicaragua*, 8 vol., J. Murray, London, 1874.

Brunet R. (dir.), Bataillon C., Deler J.-P., Théry H., *Amérique latine*, Belin-Reclus, Paris, 1991.

Brunschwig H., *L'expansion allemande outre-mer. Du XVI^e siècle à nos jours*, Paris : PUF, 1957.

Chaunu P., *Histoire de l'Amérique latine*, PUF, Paris, 2003 (1^e ed 1949).

Covo J., *Introduction aux civilisations latino-américaines*, Nathan, Paris, 1993.

Farré J., Martinez F., Olivares I., *Hommes de science et intellectuels en Amérique latine*, Le Manuscrit, Paris, 2005.

Lucena Salmoral M. (coord.), *Historia de Iberoamérica*, 1992.

Marcou J., *Bulletin de la société géographique de Paris*, 1875.

Niedergang M., *Les Vingt Amériques latines* 1969.

Rojas Mix M., *Los cien nombres de América*, Lumen, Barcelona, 1991.

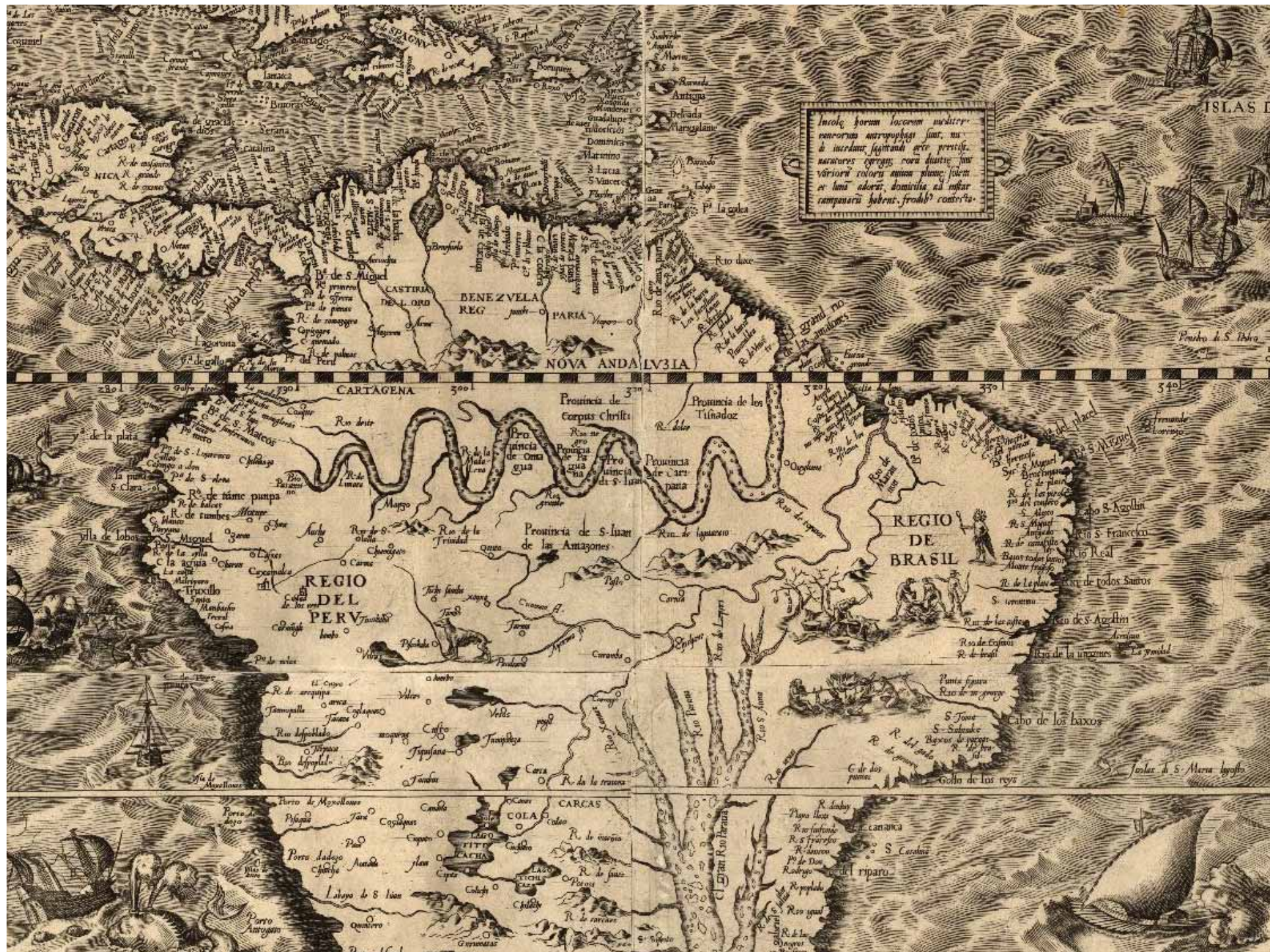
Rojas Mix M., *América Imaginaria*, Lumen, Barcelona, 1992.

Rouquié A., *Amérique latine. Introduction à l'Extrême-Occident*, Le Seuil, Paris, 1987.

TD 1 : Qu'est-ce que l'Amérique Latine

*Quelques documents en appui du
texte de F. Martinez*

The 1562 Map of America
by Diego Gutiérrez



Incolae horum locorum multos
canoros antropophagi sunt, ut
de meritis legitur pro preside.
narratur eorum cora duntaxat
varios colorum amon plume, sicut
et huius odori, domitia ad infir
camparum habent, frohib' coactis.

ISLAS D

REGIO
DEL
PERU

REGIO
DE
BRASIL

BENEZVELA
REG
NOVA ANDALV3IA

CARTAGENA

300

340

REGIO
DE
BRASIL

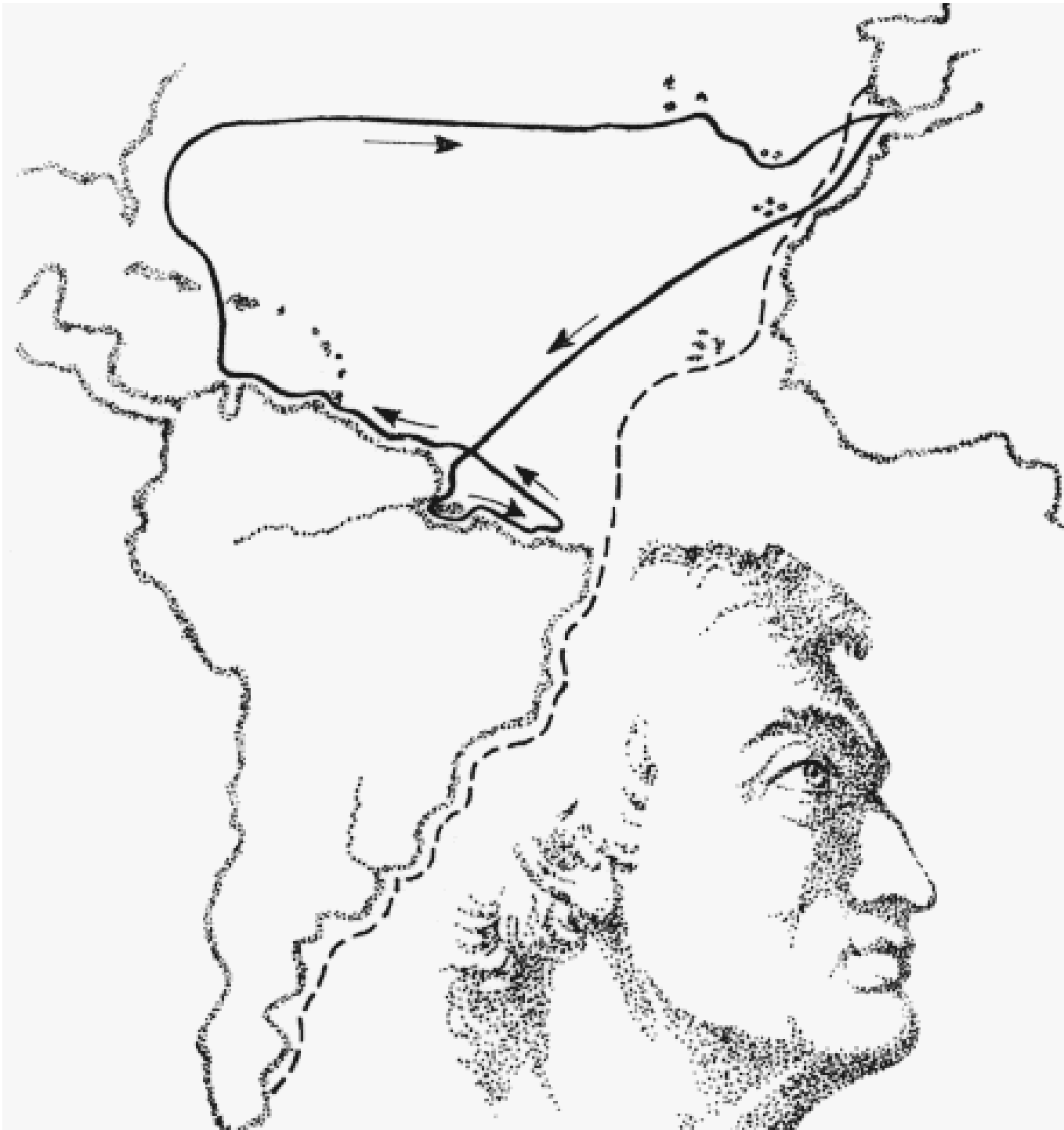
BENEZVELA
REG
NOVA ANDALV3IA

CARTAGENA

300

340

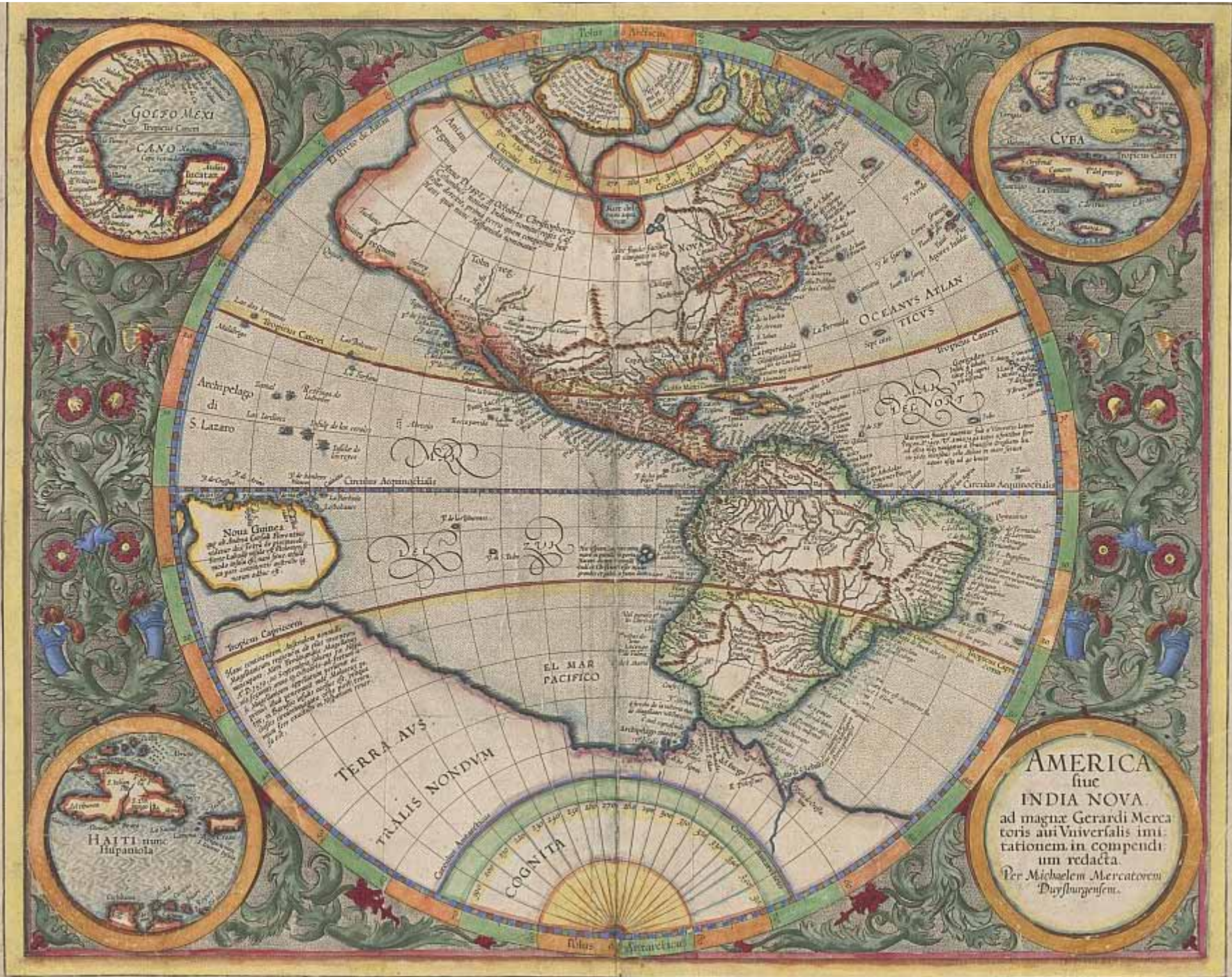
2) La terre du bois brésil



Les deux voyages d'Amerigo Vespucci

Carte du monde dessinée
par Rumold Mercator
d'après celle de son père
Gerardus

America siue India nova: ad
magnae Gerardi Mercatoris
aui Vniversalis imitationem
in compendium redacta
(Michael Mercator, 1595)



AMERICA
 siue
INDIA NOVA.
 ad magne Gerardi Mercatoris
 aui Vniuersalis imitationem in compendium
 redacta.
 Per Michaelen Mercatorem
 Duisburgensem.

TERRA AVS-
 TRALIS NONDVM
 COGNITA

OCEANVS ATLANTICVS

EL MAR PACIFICO

Golfo Mexi

CANO de Mexico

CVBA

HATTI nunc Hispaniola

SOUTH AMERICA

